

L'INSAISSABLE SAISIE DU 'LANGAGE' DE LA CONCEPTION.

par
Philippe Boudon

Par quel « langage » saisir la conception architecturale : *métalangage* ou *usage métalinguistique du langage* ?

Le titre de l'article que Jane Quillien consacre au dernier Christopher Alexander, [Saisir l'insaisissable](#)^{*}, caractériserait bien la recherche grammaticale du 'second' Wittgenstein qui a suivi l'autocritique du *Tractatus*. Mais la continuité que parfois soulignée entre 'premier' et 'second' Wittgenstein évoquerait aussi celle d'un 'premier' Alexander, celui des *Notes sur la synthèse de la forme*, à un 'second', celui des ouvrages que commente J. Quillien. Entre exigence logique ou mathématique des 'premiers' et description 'grammaticale' des seconds se profilent des philosophies continues. Mais l'analogie bute sur ce qu'on entend par 'langage', 'usage métalinguistique du langage' et 'métalangage' pourtant indispensable à toute théorie.

* * * *

Un article de Jenny Quillien¹ nous permet de nous tenir au courant de l'actualité du travail de Christopher Alexander dont l'ouvrage *The Nature of Order* (2002) vient à la suite de *A Pattern Language* (1977) lequel fut précédé par son ouvrage initial *Notes on the synthesis of form* (1964). La lecture de cet article suscite une remontée dans le temps qui me ramène à l'ouvrage traduit en français sous le titre *Notes sur la synthèse de la forme* lorsque j'eus informé l'éditeur de son existence. Ce dernier a eu pour moi une importance séminale pour l'idée d'une recherche scientifique relative à l'architecture. N'y trouve-t-on pas dès les premières pages ce mot de *conception* que j'y lisais avant même de prendre connaissance, beaucoup plus tard, de l'ouvrage de Herbert A. Simon², lequel cite lui-même Christopher Alexander ? Et la fable de *Tempus et Hora* de Simon n'illustre-t-elle pas parfaitement la thèse proposée par Alexander dans ses *Notes*, celle de ces sous-ensembles à fortes liaisons internes et faibles liaisons externes dont le principe devait faciliter la conception ?

La section de l'article de Jenny Quillien intitulée « Une milice bouillante » donne à penser que le cap n'a pas changé entre le premier et le dernier livre : le processus dit « inconscient », caractéristique de « l'architecture sans architectes », reste sous-jacent à la problématique. Mais tandis que les *Notes* étaient plutôt orientées vers une technicité mathématique, supposée apte à résoudre le problème, posé par Alexander, d'avoir à passer du « processus inconscient » au « processus conscient » de conception architecturale, *A Pattern Language* peut être interprété comme une solution *opposée*, visant à résoudre le même problème, en cherchant à redonner à l'habitant sa capacité de concevoir. Jenny Quillien reconnaît toutefois que *A Pattern*

¹Jane QUILLIEN, « SAISIR L'INSAISSABLE – Des « patterns » aux « séquences », dans l'œuvre de Christopher Alexander », article disponible sur le site MCX. <http://www.mcxapc.org/docs/conseilscient/0701quillien.pdf>

² Herbert A. Simon, '*Les Sciences de l'artificiel*', (1969-1996), trad. franç. Gallimard -Folio Essais, Paris, 2004.

Language « n'a guère inspiré de construction de grande échelle ». Or c'est bien une question d'importance qui se pose aujourd'hui que celle de la *Grande échelle* à en juger par les divers colloques, actions de recherches et articles de revues qui se portent sur ce thème et qui ne peut que poser problème à une architecture vernaculaire : une architecture sans architectes est à la rigueur imaginable à l'échelle de la maison, elle ne l'est guère à l'échelle de ces « tours », par exemple, tant débattues ces temps-ci à Paris.

Conformément à la méthode que Jenny Quillien emprunte, selon son souvenir, à Karl Popper, mais dans un esprit pragmatiste, je tâcherai d'éclaircir, pour moi-même à tout le moins, de quelle nature est mon désaccord avec ce que j'appellerai le « second Alexander », comme certains disent, parfois, le « second Wittgenstein ».

D'un « premier » Alexander et d'un « premier » Wittgenstein - mathématique, logique - ...

L'origine autrichienne d'Alexander n'est pas la raison du rapprochement que je suggérerai ici entre l'évolution de l'architecte et celle du philosophe³. Je pense réellement qu'une analogie peut être soutenue entre le rapport du « premier Alexander » au « second Alexander », avec celui du « premier Wittgenstein » et du « second Wittgenstein ». Soit CA(1)/CA(2) :: LW(1)/LW(2), c'est-à-dire une 'analogie', au sens originel.

Comparons d'abord CA(1) et LW(1).

Dans les deux cas l'idée d'une structure sous-jacente - logique dans un cas, mathématique dans l'autre - peut résumer une posture intellectuelle, celle de l'architecte-mathématicien d'un côté, celle du philosophe-logicien de l'autre. Le passage de LW(1) à LW(2), c'est-à-dire à une philosophie du *langage ordinaire*, peut ensuite être fort bien mis en rapport avec le passage de CA(1) à CA(2) tant il serait justifié de parler d'architecture *ordinaire* pour désigner ces « patterns » qu'Alexander recense comme éléments d'un « langage ». Quant à la disjonction « habitant-bâisseur » qui est, dans le fond, la pathologie pour laquelle Alexander recherche une « thérapie » avec une constante ténacité, elle permet de prolonger encore l'analogie de façon acceptable, l'un et l'autre étant à la recherche d'une sorte de grammaire. Mais sans doute faut-il s'arrêter ici pour ne pas sombrer dans *Les vertiges de l'analogie* comme le recommande Jacques Bouveresse (2000). Et le lecteur sera libre d'estimer que l'analogie que je propose entre ou non dans la notion *d'analogie réelle* qu'on trouve chez Gilbert Simondon lorsqu'il écrit : « Un moteur à vapeur, un moteur à essence, une turbine, un moteur à ressort ou un poids sont tous également des moteurs; pourtant il y a plus d'analogie réelle entre un moteur à ressort et un arc ou une

³ Il pourrait légitimement paraître des plus superficiels, même si une investigation pourrait être envisagée par un historien, que je ne suis pas.

arbalète qu'entre ce même moteur et un moteur à vapeur ; une horloge à poids possède un moteur analogue à un treuil, alors qu'une horloge à entretien électrique est analogue à une sonnette ou à un vibreur » (*Du mode d'existence des objets techniques*, 1969).

...à un « second » Alexander et à un « second » Wittgenstein – « pattern », « grammaire » - .

Ma question sera maintenant de m'interroger sur ce qui m'apparaît dans la recherche d'Alexander comme un virage, si je puis dire, à 180° - mais toujours, on l'a vu - sur le même chemin. Motivé par la question de l'habitant telle que je l'ai étudiée à *Pessac de Le Corbusier* (1969), je me sens moi-même sur ce chemin, mais en conservant la même direction de départ, que je qualifierai, dans ses intentions, de scientifique. Or si, pour cette raison même, j'avais depuis assez longtemps cessé de suivre le travail d'Alexander, tout en prenant un plaisir certain à la lecture de *A Pattern Language*, c'est plutôt en partant du cas de Wittgenstein que j'examinerai la chose.

L'intérêt majeur de la notion de langage *ordinaire* est que les *patterns* sont eux-même 1) *ordinaires*, 2) combinables, du moins dans l'esprit d'Alexander, de façon à constituer un *langage*, comme l'indique le titre de l'ouvrage. Ceci m'amène à poser la question de savoir ce qu'il en est, chez Wittgenstein, de l'idée de langage scientifique, qui est tout sauf ordinaire. Sans retourner à Wittgenstein dans le cadre de ce bref article, j'ai pensé que le mieux était d' « aller y voir » chez Gilles-Gaston Granger, philosophe réputé avoir plus qu'un autre œuvré à l'introduction, en France, de la philosophie de Wittgenstein. D'autant plus qu'il a aussi spécialement réfléchi à la nature du, (ou des) langage(s) *scientifique(s)*⁴.

Architecture vernaculaire et langage vernaculaire.

Dans un ouvrage collectif intitulé *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*⁵ on trouve un article de Gilles-Gaston Granger, « Wittgenstein et la métalangue », où il résume la « reprise », avec les *Recherches philosophiques*, des problèmes du *Tractatus* selon une « perspective nouvelle ». Au passage, on notera encore que l'unité problématique caractérise les deux auteurs malgré leur changement de perspective. Certains philosophes pensent que la distinction entre « premier » et « second » Wittgenstein est trop radicale et masque cette unité chez Wittgenstein. « Il résulte de cette nouvelle perspective que les langues vernaculaires vont être effectivement prises au sérieux » écrit G.-G. Granger et Wittgenstein va

⁴ Gilles-Gaston Granger, *Philosophie, langage, science*, EDP Sciences, Paris, 2003.

⁵ *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Colloques internationaux du CNRS, Aix-en Provence, 21-26 juillet 1969, éditions du CNRS ? 1970.

désormais s'attacher à décrire « les règles multiformes des différents jeux de langage ». On est tenté de voir dans les *patterns* des « jeux d'architecture » analogues à des « jeux de langage ». Toutefois, tandis que la thèse de Wittgenstein est que « le langage usuel » est « parfaitement en ordre tel qu'il est », il paraît difficile d'en dire autant du langage actuel de l'architecture, à supposer que l'on admette l'usage, métaphorique ici, du mot langage. Barres et tours sont en effet souvent très 'ordinaires', si l'on me permet ce jeu de mot, et rien ne permet cette fois d'accepter d'emblée que l'expression 'ordinaire' puisse avoir la même valeur du côté de l'architecture et du côté du langage.

Or, selon Granger, Wittgenstein veut « étendre à l'enchevêtrement du langage naturel l'analyse logique qui avait mis au jour la forme du jeu de langage privilégié envisagé par le *Tractatus* ». On peut donc considérer que la question de passer de LW(1) à LW(2) est plus compliquée qu'il n'y paraît, la différence n'étant peut-être pas aussi tranchée. Et Granger se demande néanmoins « si la mise à nu des règles d'usage, la description des 'faits grammaticaux' ne constitue pas une réhabilitation de l'usage métalinguistique du langage ». Il n'est pas certain qu'on puisse se passer, sinon de quelque métalangage, d'un usage métalinguistique.

« Si nous voulons apprendre quelque chose nous devons aller chercher là où il y a désaccord » écrit Jenny Quillien dans une phrase qu'il lui souvient venir de Karl Popper. Le désaccord par lequel je conclurai ici ne concerne ni Alexander, ni Jenny Quillien, mais ce soupçon de désaccord entre Granger et Wittgenstein qu'exprime la dernière phrase citée et que je comprends comme un désaccord avec le fait d'avoir à rendre exclusives l'une de l'autre les notions de *grammaire* et celle d'usage métalinguistique, ou de métalangage, notions que je confonds ici volontairement. Un tel désaccord qui, dans le fond, n'oppose pas des auteurs mais plutôt des idées philosophiques pourrait remettre en question les distinctions que j'ai faites entre CA (1) et CA (2). Mais il pourrait s'agir justement de nouer ensemble *métalangage* et *grammaire*. Une solution pourrait être, en écartant un métalangage - usage métalinguistique n'entraînant pas du même coup métalangage - d'accepter une méta sémiotique scientifique selon Hjelmslev.

Usages métalinguistiques ordinaires et métalangage.

Se pourrait-il que *NO*, qui n'est actuellement pas traduit et que je ne connais que par la relation qu'en fait l'article de Jenny Quillien, renoue d'une certaine manière ce qui opposait les *NSF* à *APL*, si l'on admet du moins l'analogie de parcours que j'ai suggérée ici ? Que des cobayes volontaires, à qui on demandait d'imaginer une entrée ou une maisonnette aient, nous dit Jane Quillien, trouvé l'expérience aussi « casse-pied » que de « remplir une feuille d'impôts » dit assez qu'un langage idoine *n'est pas trouvé* à l'heure qu'il est, pour permettre, au sujet d'architecture, une communication *ordinaire*. Mais ce n'est là qu'un indice, et une traduction en français serait souhaitable pour répondre à la question.

En attendant une telle traduction, l'article de Jane Quillien fournit déjà quelques éléments pour nous acheminer vers une réponse, fût-elle provisoire. Certains principes d'Alexander et certains exemples m'aideront à réfléchir sur la question annoncée : qu'en serait-il d'un langage qui permettrait de parler de la conception, *ce que ne fait pas le langage ordinaire*, tout en offrant la possibilité d'un *usage* ? Je pense naturellement ici au langage proposé par l'architecturologie.

Que le langage ordinaire ne permette pas de parler de la conception peut s'expliquer assez simplement par le simple fait que les objets conçus sont le plus souvent abordés dans leur *état fini*, tels qu'ils sont donnés à l'usage, justement, plutôt que comme *processus* par lequel ils sont advenus, qui peuvent intéresser à un titre historique mais non au titre, justement, d'un usage. Les *pattern* en sont l'exemple, même si leur finalité est de s'assembler dans quelque processus de conception : ils sont *donnés*, à l'avance. Il va de soi que notre rapport d'habitants ou d'usagers à l'architecture est très généralement un rapport à l'*état* de celle-ci et que c'est seulement dans des conditions singulières que nous avons affaire au problème d'avoir à la concevoir, à moins que nous soyons maître d'œuvre ou maître d'ouvrage. A ce titre, l'architecture est un peu pour nous - comme le langage - une sorte d'accompagnement *ordinaire*. C'est bien ces situations singulières que les *pattern* visent à aménager, mais le processus proposé passe par l'état dans lequel ceux-ci se présentent. De sorte que la conception n'est guère abordée comme processus qu'à travers une *séquence d'états*. La distinction simonienne entre *état* et *processus* est ici très utile pour penser ce qui est en jeu. Et le modèle de la conception sous-jacent aux *pattern* peut, selon moi, être représenté comme '*résolution de processus par agencement d'états*'. Mais tandis qu'état et processus, chez Simon, peuvent éventuellement ne faire qu'un, j'ai montré ailleurs qu'ils ne se recouvraient pas nécessairement ⁶. Toutefois c'est bien par ce qu'ils nous sont donnés que les patterns sont compris en termes d'usage. Il y aurait donc ici un choix, logique en quelque sorte, à faire entre une voie qui distingue processus et état, et un autre qui les tienne pour conjoints.

Risques « essentiels » du langage ordinaire.

Du point de vue de cette seule distinction entre état et processus, on peut observer que plusieurs *mots* utilisés par Alexander posent problème, ayant justement le statut d'imprécision des mots du langage ordinaire qui caractérise ce dernier, pour le meilleur et pour le pire. Je pense au mot 'forme', qui est à ranger du côté de l'état tandis que 'formation' serait à mettre du côté du processus. Le choix dont je viens de parler s'exprime ici selon que l'on tient toute forme pour une formation. 'Formation' au sens *d'état* et 'formation' au sens de *processus* alors ne faisant qu'un (qu'on pense à une formation militaire). Ou selon que l'on distingue forme de formation, état de processus.

⁶ Philippe Boudon, *Conception*, Éditions e la Villette, Paris, 2004, pp. 38-46

Je pense encore au mot « Tout » qu'il faudrait situer du côté de l'état si la précision ne nous était donnée par un sous-titre de Jane Quillien indiquant qu'il s'agissait « d'atteindre le tout petit à petit ». Mais quand ce tout est-il censé atteint ? Il est amusant d'observer que c'est précisément dans cette section que Jane Quillien regrette « l'absence de chantiers suffisamment grands et complexes pour permettre (à Alexander) de tester ses thèses ». Or rien n'est dit concernant ce souci déclaré d'« expérimentation » ni pourquoi et en quoi la taille des chantiers interviendrait de façon avantageuse pour vérifier ces thèses. Surtout que la thèse étant « d'atteindre le tout », ce dont on est en quête semble bien ne pouvoir être qu'insaisissable, comme l'exprime le titre de J. Quillien. De fil en aiguille on comprend que cette quête mène d'abord à la cosmologie, puis à Dieu⁷.

Par delà les mots d'usage ordinaire de 'forme' et de 'tout' du vocabulaire d'Alexander, qui présentent à mes yeux le défaut d'une imprécision, riche des possibilités du langage ordinaire, mais qui ne permet pas d'embrayer la conception sur quelque réalité que ce soit, les « séquences » qu'il propose dans une étape ultérieure aux *pattern* sont elles-mêmes significatives. On peut considérer en effet que c'est bien à travers elles que Alexander passe véritablement d'une conception d'état à une conception de processus. : Jane Quillien précise bien *qu'une séquence est un agencement temporel des décisions à prendre*.

Passons sur le postulat esthétique de départ qui veut que « la beauté des espaces bâtis... résulte largement des processus de conception et des séquences de décision qui les ont engendrées ». On comprend ici qu'au regard de ce que j'ai dit précédemment, Alexander conjoint forme et formation. La beauté du Mont saint-Michel est bien de ce type. Et il est bien vrai qu'en termes strictement factuels, on ne voit pas comment il pourrait en aller autrement puisque le résultat ne peut être jugé qu'en tant qu'il existe et qu'il n'existe qu'en tant que produit *de facto* par l'ensemble de ces séquences. Toutefois cette beauté est supposée permanente, ce qui peut être discuté si l'on pense, avec Kant, que le beau est dans notre esprit. De sorte que ce qui est le support de ce beau peut parfaitement changer et l'histoire ne nous prive pas d'exemples de tels changements. Mais là n'est pas la question et l'important n'est pas ici pour moi de discuter une question esthétique, ni de la valeur d'un tel postulat, mais de critiquer le fait qu'il entraîne implicitement un second postulat, épistémologique celui-là.

Car ce caractère de permanence du beau s'accompagne *ipso facto* de la permanence du modèle ou de la forme initiale : comme le dit très explicitement Jane Quillien, « la clé de l'affaire est de garder le fil des décisions ». Cela se voit clairement dans le croquis d'Alexander illustrant une 'séquence'. La différenciation progressive des espaces maintient cette unité à travers le processus dans lequel la forme initiale

⁷ cf. J. Quillien op. cit. note 1.

(un rectangle dans le croquis d'Alexander qui illustre l'article de J. Quillien) est maintenue à travers des « différenciations », jusqu'à l'arrivée, sous forme d'un croquis final - évocateur d'une église jouxtant un cloître dans quelque abbaye - dans lequel se retrouve la forme initiale du rectangle.

On voit ici que le « Tout » prend la valeur d'une *essence*, que recouvre le mot clé de « Wholeness », lequel me semble (heureusement ?) intraduisible en français dans le sens « essentiel » qu'il recouvre chez Alexander et dont Jane Quillien a justement bien senti la difficulté de traduction : « Notons ici l'importance de la traduction. *The whole* peut être traduit par le tout, l'ensemble ; *wholeness*, par la totalité ou l'entièreté, qui désignent tant cet état et ses propriétés actuelles, au même titre que la santé ou la sainteté, que l'idée d'états à venir ou en devenir (potentiellement émergents). Un 'tout' peut le devenir encore plus en augmentant sa '*wholeness* » ou son potentiel totalisant⁸. C'est bien une sorte d'essence que ce Tout, qui diffère de celui qui par exemple concerne Venturi lorsqu'il parle de « La dure obligation du tout ». Celle-ci indique une finalité qui n'implique pas la permanence d'une forme initiale, mais une totalité obtenue au cours d'un travail.

De l'usage métalinguistique du langage ordinaire...

Je parais peut-être m'être écarté ici de la question que j'ai voulu poser. Mais les difficultés proprement sémantiques que le mot « tout » manifestent ici, jusque dans sa traduction, nous ramènent au problème du langage. Il faut bien s'interroger sur le sens des mots, autrement dit en passer par un *usage métalinguistique* du langage si l'on veut théoriser tant soit peu la conception architecturale.

Ainsi le 'tout' initial du processus de conception et le 'tout' de l'arrivée peuvent bien coïncider parfois, (comme dans le cas de la séquence dessinée par Alexander déjà indiquée ci-dessus) mais cela n'est aucunement nécessaire. Lorsque l'architecte Pingusson considère que la chapelle de Ronchamp de Le Corbusier procède de la transformation d'un cube, le modèle initial et le modèle d'arrivée ne se recouvrent pas. Il paraît alors justifié de distinguer ceux-ci, comme j'ai proposé de le faire ailleurs, avec les expressions de 'modèle-substrat' et de 'modèle téléologique'. Peu importe ici la terminologie employée⁹ dès lors que s'effectue un travail théorique de conceptualisation qui passe par « un usage métalinguistique du langage » pour reprendre l'expression de Gilles-Gaston Granger que j'ai citée. L'usage de « tout » pourrait donner lieu à un examen 'grammatical' au sens de Wittgenstein. Il y aurait

⁸ La suite de ce passage est : « Dans les systèmes adaptatifs complexes, des '*wholes*' plus complexes émergent de '*wholes*' plus simples. Dans le cheminement de la pensée d'Alexander, le concept de '*wholeness*' va prendre une place croissante. C'est aussi l'esquisse de l'idée 'd'émergence-déploiement' ('*unfolding*'), comme le gland 'se déploie' pour devenir chêne et comme le chêne 'émerge' du gland. »

⁹ C'est ainsi que Dominique Raynaud, reprenant l'idée parle quant à lui de 'modèle-source' et de 'modèle-but'.

alors quelque nécessité de penser ce qui est mis derrière le mot « tout », pour ne prendre que celui-ci, et au lieu de lui donner une place *essentielle*, d'examiner ses *usages* dans la conception. C'est par exemple la direction que prend la distinction architecturologique entre modèle substrat et modèle téléologique en permettant de distinguer, à tout le moins, deux tous qui peuvent concerner le processus de conception selon qu'ils se situent à son départ ou à son arrivée.

...au métalangage.

Mais en distinguant 'modèle substrat' et 'modèle téléologique', je fais plus qu'utiliser des mots du langage ordinaire associés au demeurant en mots-valises. On rencontre ici la nécessité d'un questionnement théorique qui selon moi suppose toujours un usage méta-linguistique. Ce pourrait d'ailleurs être la caractéristique même du théorique qu'un tel usage, qui n'inquiète guère celui qui profère un discours doctrinal. Le langage est objet pour la théorie, il ne l'est pas pour la doctrine, laquelle à ses propres objets, architecturaux par exemple.

Pour la théorie -la géométrie par exemple - la proposition d'un concept suit le principe de Pascal suivant lequel « Il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement *désignée* un nom tel qu'on voudra » du moins chez le Pascal de *l'esprit de géométrie*, ce même penseur qui, du côté de *l'esprit de finesse*, déclare cette phrase tenue à juste titre pour une phrase clé de la pensée dite 'complexe' : « Je ne peux connaître le tout sans connaître les parties ni connaître les parties sans connaître le tout » qu'on n'aura pas de mal à mettre en relation avec les nombreuses considérations de Christopher relatives au Tout que j'ai évoquées.

Y a-t-il un fossé définitif entre ces deux catégories d'esprit, de finesse et de géométrie ? On peut imaginer que c'est d'une certaine manière cette question même que s'est posée Gilles-Gaston Granger dans son ouvrage *Pensée formelle et sciences de l'homme*. J'oserai penser, en philosophe autodidacte¹⁰, que c'est justement l'enjeu dont la phrase citée initialement est porteuse, lorsqu'elle voit un « usage métalinguistique du langage » chez le second Wittgenstein. On trouve chez Granger un passage qui témoigne encore d'une hésitation à choisir de faire pencher son admiration du côté du langage symbolique, qui est par définition le fait de d'un usage métalinguistique, ou du côté du langage naturel. Ainsi écrit-il qu'« on ne sait qui doit être d'avantage admiré, de Leibniz et Newton, pour avoir chacun dans son style jeté les bases d'une écriture nouvelle – ou de Pascal, pour avoir, sans l'aide de ce puissant outil, conçu et développé quelques uns des concepts fondamentaux de l'Analyse »¹¹.

En ce qui concerne *patterns* et *séquences* chez Alexander, la démarche me semblerait devoir être rangée du côté de la grammaire selon Wittgenstein, à ceci près

¹⁰ Mais selon Moritz Schlick, tout philosophe est autodidacte...

¹¹ G.-G. Granger, *Langages et Épistémologie*, Klincksieck, 1979. p. 70.

que le discours de Wittgenstein demeure un discours *de dicto*, là où Alexander tient un discours *de re*, malgré la présence du mot langage dans le titre *A pattern language*. La distinction est loin d'être sans importance et en elle réside le fait que je penche pour tenir encore le travail d'Alexander pour un travail doctrinal, plus soucieux d'objets architecturaux que de langage théorique dont le prix à payer est d'accepter l'usage métalinguistique du langage sans lequel il n'y aurait pas de science et donc peut-être pas de connaissance. Mais, on l'aura compris, entre usage métalinguistique et métalangage la différence est ténue puisque le métalangage n'est autre que le langage ordinaire travaillant à un langage-objet.

Aussi, du côté de l'architecturologie il me paraît possible d'envisager d'une part une conceptualisation¹² délibérée, *more geometrico*, et d'autre part, sur la voie grammaticale, une *grammaire des échelles architecturologique*, comme j'en ai l'intention. Celles-ci, du registre d'un usage métalinguistique du langage, sont en effet de l'ordre du discours et non des choses. C'est là sans doute la différence majeure qui sépare l'architecturologue de l'architecte : Christopher Alexander, bien que lancé initialement sur une véritable piste théorique, sinon scientifique, de la conception architecturale, maintient le souci, légitime, de l'architecte qu'il est, de s'intéresser prioritairement aux objets architecturaux que sont les édifices construits ou à construire, et secondairement seulement au langage. Aussi le 'langage' des patterns n'est-il langage qu'à titre métaphorique, et non théorique. C'est peut-être la limite de l'analogie que j'ai suggérée entre Alexander et Wittgenstein, lequel s'intéresse au langage *à proprement parler*.

(Ph Boudon, 2/18 mars 2008)

¹² Ainsi de l'élaboration d'un *Dictionnaire épistémologique et philosophique d'architecturologie*, cf. Ph . Boudon « Trois cent mots pour l'architecturologie » Rapport de recherche LAREA, ENSPALV, Paris, 2005.